

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

---

MARTIN

---

JOUY, SERMET

*Monologue — 1884*

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

# NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

---

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

## À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

## L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

**[www.replique.pro](http://www.replique.pro)**



# SOMMAIRE

---

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

|              |   |
|--------------|---|
| MARTIN ..... | 5 |
|--------------|---|

# MARTIN

---

## SCÈNE 1

(À mon ami DELPIERRIE.)

### AMI DE MARTIN

Hier soir, boulevard Montmartre, je rencontre Martin, un ami d'enfance presque un frère. I m'a prêté huit francs un jour que j'avais oublié mon porte-monnaie. Je l'invite a prendre une absinthe. Il accepte et nous entrons an café des Variétés. À la table, voisine de celle devant laquelle nous étions assis, se trouvait un monsieur dont la tête déplut sans doute<sup>5</sup> à Martin car ce dernier se leva tout à coup et dit au monsieur : vous avez une tête qui me déplaît. Naturellement, le monsieur riposte sur le même ton. Flic ! Flac ! Deux gifles retentissent et les deux interlocuteurs se mettent à se battre comme deux charretiers. Qu'eussiez-vous fait à sa place ? Évidemment, Martin était dans son tort. N importe ! Je ne pou-<sup>10</sup> vais pas me mettre contre lui, un ami d'enfance, presque un frère, et qui m'a prêté sept francs, un jour que j'avais oublié mon porte-monnaie. Je me jette donc sur son adversaire, auquel, Martin et moi, nous administrons une tripotée complète. Les agents arrivent et nous conduisent tous les trois chez le commissaire voisin, lequel se met à nous interro-<sup>15</sup> ger. Qu'eussiez-vous fait à ma place ? Évidemment, Martin était l'agresseur. N importe ! J'ai dit que c'était le monsieur qui avait commencé. Je sais bien que c'était canaille, mais je ne pouvais raisonnablement pas charger un ami d'enfance, presque un frère, et qui m'a prêté

six francs un jour que j'avais oublié mon porte-monnaie. Bref ! Grâce à  
mon témoignage, Martin sort indemne des griffes du magistrat et je  
l'emmène vivement dîner chez nous. Je serai franc. À table, Martin s'est  
conduit comme un goujat, et je l'eusse dix fois remis à sa place, si je  
n'avais craint de vexer. un ami d'enfance, presque un frère, et qui m'a  
prêté cent sous, un jour que j'avais oublié mon porte-monnaie. Il faut  
vous dire que mon père a fait fortune, une fortune considérable, dans le  
commerce des graines oléagineuses propres à la fabrication des huiles  
servant au graissage des essieux des roues des tramways à air compri-  
mé. Martin n'ignorait pas ce détail. Eh bien, ça ne l'a pas empêché de  
blaguer « les imbéciles qui s'enrichissent dans des commerces idiots  
alors que des hommes intelligents, comme lui, croupissent dans des em-  
plois à onze cents francs par an. » Qu'eussiez-vous fait à ma place ! Évi-  
demment Martin parlait comme un grossier personnage. N'importe ! Je  
ne pouvais pas me mettre contre lui, un ami d'enfance, presque un  
frère, et qui m'a prêté quatre francs cinquante, un jour que j'avais ou-  
blié mon porte-monnaie. Il savait parfaitement que ma soeur cherchait  
depuis longtemps un mari, sans pouvoir mettre la main dessus. Croi-  
riez-vous qu'il s'est livré à une série de plaisanteries de foires sur le  
compte des jeunes filles ayant coiffé sainte Catherine et « que leurs gâ-  
teurs de parents conservent dans des boîtes comme des petits pois ou  
des haricots verts. » Qu'eussiez-vous fait à ma place ? Évidemment,  
Martin, en parlant ainsi, se conduisait comme un vulgaire butor. N'im-  
porte ! Je n'ai pas osé le lui dire. Songez donc, un ami d'enfance,  
presque un frère, et qui m'a prêté quatre francs, un jour que j'avais ou-  
blié mon porte-monnaie. Je n'en finirai pas, du reste, s'il fallait vous re-  
later toutes les incongruités que Martin a commises dans cette soirée  
funeste. Au dessert nous avons fait une partie de loto. C'est lui qui ap-  
pelait les numéros. Il accompagnait chaque appel d'un commentaire or-  
durier qui faisait passer ma pauvre mère par toutes les couleurs de l'arc  
en ciel. N'a-t-il pas voulu aussi nous lire le dernier article de l'Événe-  
ment Parisien qui a motivé la saisie de cet estimable journal ! Mes pa-  
rents étant trop timides pour l'empêcher de se livrer à cette lecture de-  
vant ma soeur, c'était à moi qu'il incombait de le faire. Évidemment

mon devoir était de lui arracher le journal des mains. N importe ! Je l'ai  
 laissé lire, pour ne pas désobliger un ami, presque un frère, et qui m'a  
 prêté trois francs un jour que j'avais oublié mon porte-monnaie. Enfin,  
 à onze heures, il était encore là, avec deux bouteilles de Chartreuse  
 verte dont il avait vidé le contenu. Le sommeil nous gagnait tous papa,  
 maman, ma soeur, et moi. Mais mes parents sont si bons qu'ils n'osaient  
 pas le prier, même poliment, de les laisser se livrer aux douceurs d'un  
 sommeil réparateur. Qu'eussiez-vous fait à ma place ? Évidemment,  
 mon devoir était de le mettre à la porte. Mais je ne pouvais, décemment  
 congédier comme un valet un ami d'enfance, presque un frère et qui ma  
 prêté quarante sous, un jour que j'avais oublié mon porte-monnaie. À  
 trois heures du matin, comme il ne s'en allait toujours pas, j'ai pris moi  
 courage à deux mains et je lui ai demandé s'il ne désirait pas que je le  
 reconduise pour lui éviter le désagrément demander, à cette heure indue  
 le cordon au concierge. Eh bien, croiriez vous qu'il n'ai pas voulu s'en  
 allé, alléguant les dangers qu'il pourrait courir en rentrant chez lui !  
 Qu'eussiez-vous fait à ma place ? Évidemment, mon devoir était de le  
 jeter dehors. N importe ! J'ai du retirer un matelas de mon lit, sur lequel  
 Martin a passé le reste de la nuit dans la salle à manger. Dame ! Je ne  
 pouvais humainement pas empêcher de se reposer un ami d'enfance,  
 presque un frère, et qui m' a prêté, vingt sous un jour que j'avais oublié  
 mon porte-monnaie. Il ne s'est réveillé qu'à dix heures. Mes parents et  
 moi, nous dormions encore. Il est venu nous tirer par les pieds et nous  
 asperger d'eau froide à l'aide d'une petite seringue qu'il avait dans sa  
 poche, et qui n'était certainement pas destinée à cet usage. Après nous  
 avoir ainsi réveillés, croiriez-vous qu'il a eu l'audace de demander à re-  
 venir nous voir ! Qu'eussiez-vous fait à ma place ? Évidemment, mon  
 devoir était de le prier de ne plus jamais remettre les pieds chez nous. N  
 importe ! Je lui ai dit que ses visites nous feraient toujours le plus vif  
 plaisir. Dame ! Il faut bien être poli avec un ami d'enfance, presque un  
 frère, et à qui l'on a prêté cent sous un jour qu'il avait oublié son porte-  
 monnaie.

85